CASIMIR DELAVIGNE 1793–1843

Discours d’inauguration pour l’ouverture du Théâtre du Havre

Consacré par vos soins aux Neuf Sœurs de la Fable,
Enfin il est debout, ce Temple interminable,
Qui, de ses fondements sortant avec lenteur,
Longtemps d’un vain espoir flatta le spectateur,
Comme un chêne encor nain promet à fleur de terre
D’ombrager les neveux de son propriétaire.
Pour nous il s’est levé, ce jour terrible et doux,
Ce jour qui tant de fois recula devant nous ;
Aux torrents du public enfin la porte s’ouvre,
Et sur vos bords aussi le génie a son Louvre.
Le parterre l’admire, étonné de s’asseoir
Sous un soleil nouveau qui s’allume le soir ;
Il en peut contempler la colonnade ovale,
De celle de Perrault très-modeste rivale,
Les degrés somptueux et les foyers ouverts
Sur vos bassins chargés de pavillons divers.

L’armateur satisfait, pour prix de ses largesses,
Peut du sein des plaisirs calculer ses richesses,
Et dans ces lacs profonds, creusés pour son comptoir,
Voit d’un gain assuré se balancer l’espoir.
Tourne-t-il ses regards vers la scène mobile,
Une forêt qui fuit lui découvre une ville ;
C’est là que Cicéri, dont les heureux pinceaux
Font frémir le feuillage et couler les ruisseaux,
A suspendu pour vous les tentes de l’Aulide,
Vous égare avec lui dans les jardins d’Armide,
Vous offre tour à tour le Caire et ses bazars,
La prison de Warwick, le palais des Césars,
Le temple de Vesta, le bosquet de Joconde,
Et vous donne en peinture un abrégé du monde.

Pour enchanter vos sens tous les arts sont d'accord :
Mais au goût qui les juge ils devaient cet effort.
Où pouvaient-ils porter d'aussi justes hommages ?
Quel plaisir délicat n'a droit à vos suffrages ?

C'est peu que la Neustrie étale à tous les yeux
Les opulents tributs d'un sol industrieux,
Ces pressoirs ruisselants qu'un jus doré colore,
Ces bassins de Déville, et ces prés où l'Aurore,
Qui n'a jamais quitté son époux d'un œil sec,
Vient mouiller de ses pleurs les madras de Bolbec ;
C'est peu que d'Yvetot le royaume historique
Habille un peuple heureux des tissus qu'il fabrique,
Et d'un chorus de joie ébranlant les échos,
Célèbre le lundi sous les pommiers de Caux ;
Votre gloire est plus belle, et l'antique Neustrie
N'est pas moins chère aux arts que chère à l'industrie.
Là Corneille naquit, et cet esprit puissant,
Qui créait à lui seul le théâtre naissant,
A devancé Racine, et Quinault, et Molière,
Et son laurier normand couvre la France entière ;
Là naquit Fontenelle, astronome mondain,
Que les Grâces suivaient un compas à la main ;
Là ce peintre éloquent, Poussin, dont le génie
D'un Raphaël français étonna l'Italie.

Sol fécond, dans tes champs le voyageur séduit
Rencontre un souvenir en savourant un fruit :
Arques, Falaise même eut ses jours de vaillance,
Et Rouen, plus fameux, où, morte pour la France,
Jeanne, qui succombait sous le joug étranger,
Léguait aux cœurs normands son malheur à venger,
Et ce clocher d'Harfleur, debout pour vous apprendre
Que l'Anglais l'a bâti, mais ne l'a pu défendre.
Enfin votre cité, cette reine des eaux,
Par un commerce actif rivale de Bordeaux,
Rivale de Toulon par plus d'une victoire,
Qui s'illustra soi-même et suffit à sa gloire.

Oui, vous deviez un temple aux filles d'Apollon :
Elles ont eu des sœurs dans ce riant vallon.
C'est toi que j'en atteste, aimable Lafayette,
De Clève et de Nemours muse tendre et discrète
Qui dérobas ta vie à la célébrité
En illustrant le nom que Segrais t'a prêté ;
Toi, docte Scudéri, muse plus téméraire,
Lauréat féminin d'un concours littéraire.

Mais le Havre a vu naître un talent créateur,
Celui qui transporta sur ce bord enchanteur
Les fables et les dieux de l'Arcadie antique.
Tout prend sous ses pinceaux un charme poétique :
La Seine est une vierge et fuit un jeune amant ;
A croire les récits de ce conteur charmant,
La pomme de discorde, offerte à trois rivales,
Se brise dans vos champs en deux moitiés égales,
Et si des noirs pepins le germe trop fécond
A semé les procès qu'on récolte à Domfront,
La blancheur de la pomme, où l'incarnat se joue,
Embellit la Cauchoise et brille sur sa joue.
Eh ! qui de vous, messieurs, quand propice aux vaisseaux
La Hève, au sein des nuits, allume ses fanaux,
Quand la mer vient heurter de ses vagues plaintives

Les rivages de Leure et les pointes de Dives,
Quand le signal d'alarme annonce à vos nochers
Qu'une nef en débris se perd sur les rochers,
Qui de vous, plus sensible aux traits d'un beau génie,
Ne voit sur le tillac s'abîmer Virginie ?
De cet amour si pur qui n'a plaint les malheurs ?
Gloire au talent divin consacré par vos pleurs !
Honneur à sa patrie ! Hélas ! plus d'un orage
Retraça sous vos yeux cet immortel naufrage ;
Plus d'une fois aussi le Havrais généreux,
Élancé dans les flots et repoussé par eux,
Pour l'humanité seule affronta la tourmente
Que Paul au désespoir bravait pour une amante ;
Il affronta la mort, quand l'obus en passant
Creusait sous ses éclats le galet jaillissant,
Et qu'aux cris des vainqueurs, aux clameurs de la ville,
Aux bravos répétés des coteaux d'Ingouville,
L'amiral ennemi, foudroyé par nos forts,
Voyait tomber ses mâts croulant sur ses sabords.
Mais la paix vous désarme et vous rend l'opulence ;
Recueillez ses présents, que sa douce influence
Règne aussi sur les mers que vous devez franchir ;
Que le brick voyageur, armé pour s'enrichir
Des parfums du Niger, de l'Indus et du Phase,
S'élance des chantiers qu'en glissant il embrase ;
Que du fruit cotonneux des champs américains
La poulie en criant charge vos magasins ;
Sortant à grains dorés du boucaut qui se vide,
Que le moka pour vous s'élève en pyramide,
Et que de vos trésors quelques faibles ruisseaux,
Détournés de leur cours, tombent dans nos bureaux.
Venez sur notre scène, à vos frais embellie,
Courtiser chaque soir Melpomène et Thalie…
Melpomène !… à ce nom ne vous alarmez pas :
La muse de Grétry sur elle aura le pas.
De tragiques douleurs pourraient mettre à la gêne
Les Colins obligés de la troupe indigène ;

Nous ferons succéder à leurs tendres accents,
Non pas d'un dieu proscrit les bandits innocents,
Mais l'heureux Vaudeville, enfant de la satire,
Dont le luth bas-normand naquit au Val-de-Vire.

Enfin nous tenterons de plus nobles efforts,
Quand Mars et quand Talma, passagers sur nos bords,
Offriront aux bravos ce talent admirable
Qui n'imita personne et reste inimitable.
Heureux de nos autels les humbles desservants,
Si le Dieu trop connu qui déchaîne les vents,
Nous épargnant au port ses sifflements sinistres,
A nos dépens jamais ne vous prend pour ministres,
Et plus heureux l'auteur qui composa ces vers,
S'il n'a point profané des noms qui vous sont chers,
Et s'il fait partager à votre âme attendrie
Le plaisir qu'il éprouve en chantant sa patrie.